

Un amour tissé dans la tourmente d'Evelyne Accad, L'Harmattan, 2019, présenté par Pirouz Eftékhari

Voici une femme qui raconte sa vie amoureuse, autant charnelle qu'intellectuelle, durant 30 ans. Son amant, Paul Vieille, est un penseur-monde en socio-anthropologie. Comme elle l'avoue, ils sont de ceux qui portent le fardeau du monde. Leur sentiment d'être « apatrides » se baigne dans le bonheur et la joie. Les deux pensées non-conformistes fusionnent dans le soutien des causes. Leur complicité est profonde. D'autant plus que lui il est marié, a des enfants déjà adultes, alors qu'elle, est une jeune divorcée. La lutte de ces deux amants qui doivent lutter contre leur maladie se situe volontiers en marge de l'institution familiale, de la rhétorique du savoir et des milieux académiques. Ils me rappellent « Les Assis » de Rimbaud :

« Puis ils ont une main invisible qui tue :
« Au retour, leur regard filtre ce venin noir
« Qui change l'œil souffrant de la chienne battue,
« Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir. »

En même temps, les amoureux devaient lutter contre le cancer. Tous les deux affectés par, ils résistaient, tentaient de le dépasser par le désir et l'esprit combatif. Comme l'explicite Evelyne elle-même, elle promet à Paul d'écrire « une histoire romantique contenant toutes les richesses mais aussi tout le tragique de leur amour ». Leur cancer était vécu comme une injustice inadmissible dans la mesure où il vient d'un système qui menace sérieusement toute la vie.

Écrire le récit de son amour... Chacun de nous vit aujourd'hui le vide créé par l'incertitude quant au futur. Au milieu du chaos et des destructions massives, les cultures sont détruites une à une ; les riches du monde, 1 % de l'humanité, sont devenus les tortionnaires sadiques des autres 99 %. Il est certain qu'avec 5 % des richesses accumulées, plus que la moitié des catastrophes économiques et écologiques sur la planète peuvent être tout de suite dépassées. L'ampleur des désastres est immense, Evelyne parle du « tsunami général ». Elle se demande : « Comment sortir de cette macabre spirale », dans un monde en dérive ? Sa réponse est pour le moins ironique : « Se serrer amoureusement l'un contre l'autre en regardant impuissants le monde s'écrouler » ! En effet, c'est un aveu de détresse, mais bien que souvent stressée, elle rappelle que « Malgré toutes les misères, leur vie était joyeuse » ; ses éclats de rire amplifiaient le sarcasme de Paul devant les petites choses et les impasses de ce monde.

Chacun des deux amants vivait à travers l'autre. « Elle savait, dit-elle, que l'Aimé était la source de son épanouissement intellectuel, spirituel, sexuel et physique, qu'elle lui devait son bonheur ». La sensibilité de Paul trouvait refuge dans la féminité méditerranéenne d'Evelyne. Ils rêvaient ensemble « des pays accueillants, des paysages reposants », disent-ils. « Au pays qui te ressemble » dirait Baudelaire.

Souvent séparés par les voyages et tourmentés par la maladie de Paul qui s'aggravait de plus en plus, ils trouvaient leur bonheur autour d'un verre de vin quand ils se rejoignaient. Ainsi, ils cultivaient le désir épicurien qui tente de saisir l'instant et d'en jouir, ils s'adonnaient à l'hédonisme méditerranéen défiant le destin, la mort et le pouvoir ; c'est un défi qui vient d'un Orient très lointain. Voici un quatrain de Khayyâme, le poète iranien du XI^{ème} siècle, qui prêche l'épicurisme :

[tchon lâle bè Nowrouz qadah guir bè daste]

[bâ lâlè-rokhi agar to râ forsate haste]
[mèy nouche bè khorrâmi kè ine tcharkh è bolande]
[nâgâh to ra tcho khâk gardânade paste]

« Au Nouvel an, prends dans tes mains une coupe comme la tulipe,
« Si tu as l'occasion d'être avec une désirée au beau visage de tulipe.
« Bois du vin dans la joie, car cette haute route tournoyante
« Peut te faire tomber soudain comme de la poussière. »

Vous lirez ma préface dans le livre. Ici, j'apporte les notes de ma deuxième lecture, tout en reproduisant cependant ce que je disais à propos de la méditerranéité chez elle : L'amour/Paul/Evelyne est un amour heureux dans un monde malheureux. L'écriture d'Evelyne est bien féminine, ancrée dans la culture des femmes méditerranéennes : raconter le brassage du concret, les situations et les « relations intra-familiales », les états et les idées faites pour résister à l'hégémonie des hommes, raconter les malheurs de soi et des autres, mettre en avant l'orgueil féminin, les stratagèmes et les stratégies des femmes, vivre le raconté et le raconter à soi et aux autres...

Par ailleurs, c'est un trait méditerranéen que de faire des éloges de soi, revendiquer la reconnaissance de soi et un statut de dignité que le pouvoir refuse à tout individu ne venant pas d'un clan allié proche. Ainsi (encore que le Je s'écrit chez elle en Elle), Evelyne cultive une sorte de narcissisme, mais c'est celui de l'amante adorée, pour mettre en relief ses initiatives politico-culturelles. Les encouragements de Paul, sa participation à la vie sociale d'Evelyne et à ses activités intellectuelles alimentent son éloge.

Voici une femme qui raconte ses tourments, ses angoisses et ses réflexions communes avec son amant-penseur. Ce qui constitue un thème récurrent de son récit, ce sont les multiples problèmes auxquels elle fait face dans les pays où elle séjourne régulièrement : la France, les États-Unis, mais surtout le Liban, sa terre natale ; elle est très attachée à Beyrouth, où elle est prise dans la toile de la structure familiale, ainsi que dans les difficultés des femmes ; elle reproduit souvent la mémoire collective libanaise au sujet de la guerre civile destructive des années de sa jeunesse. Depuis longtemps, elle s'inquiète pour le sort du Liban. Elle y pense constamment, « dans un mélange, dit-elle, de colère, d'impatience et de tristesse ». Mais à son sens, la ville apporte la liberté. Je constate la même chose en Iran, et l'actuelle situation libanaise le prouve aussi. Je dirais plutôt que la liberté est le processus de sa construction.

Evelyne combat avant tout le patriarcat et la famille patriarcale dont elle est issue. Elle en a vécu les sévices dès l'enfance ; dans sa jeunesse, elle se révolte contre le sort imposé aux femmes et rejette l'autorité paternelle. Elle décrit longuement la présence très affective de son frère aîné et aimé, Théo. Surtout parce que le frère aîné de la famille méditerranéenne substitue le paternel, mais il faut préciser que Théo a une personnalité morale/religieuse admirable. Ceci dit en passant, il me semble que son rapport à Théo découle de la question de la religiosité/Dieu qui la travaille. Elle tente de se défaire de son « éducation religieuse » ; mais là, on retrouve la silhouette de Sisyphe.

Quoi qu'il en soit, elle se fait militante contre le patriarcat, les violences, les guerres et l'aliénation qui nous affecte. Elle affronte à travers sa réflexion féministe les atrocités de plus en plus envahissantes qui détruisent des pays entiers, excluant les hommes et surtout les femmes gardées dans l'infériorité. Des hommes/femmes bloqués par les inégalités, sinon par la misère. Il n'y a pas de doute qu'aujourd'hui, ce sont les femmes qui portent le

flambeau de la construction de la liberté dans un monde possible. Evelyne rapporte la réflexion de Paul sur le rôle actuel des femmes : « Assimilées à la Terre depuis la nuit des Temps, c'était à elles qu'il revenait de proposer d'autres visions, d'autres politiques, politique-monde pour sortir de cette impasse et rétablir les priorités. Il pensait que là était la lutte que menait son Aimée ». La pensée d'Evelyne est en particulier centrée sur ceci : « Le manque d'ouverture du cœur et le manque de tendresse entre les humains engendraient blessures et ressentiments dont peu sortaient indemnes ! ».

Elle raconte ses angoisses devant la dégradation de l'état de Paul, mais ils misent sur leurs réflexions communes. Pour elle, Paul est « son salut, sa lumière ». Elle reconnaît plus d'une fois que grâce à lui, « Elle était plus lucide, son discernement était aiguisé ». Et quant à lui, je cite, « Il l'aimait passionnément, sa fleur, sa terre, son lieu d'amour ».

L'écriture de ce livre est imprégnée en même temps du travail de deuil après la mort de Paul. « Il rêvait, dit-elle, à ce lit profond et doux comme un songe qu'elle avait préparé pour leurs prochaines fiançailles ». Il y a là un peu de Baudelaire dans « La mort des amants ». Ceci dit en passant, Paul Vieille me disait un jour qu'il considérait Baudelaire comme un petit-bourgeois. Je vois son sourire amer hachant sa tête rebelle et rejetant ce que dit le poète de lui-même : « Ses ailes de géant l'empêchent de marcher ». Paul, lui, mettait la grandeur dans l'altruisme et la fraternité. Il se souciait surtout du sort des sous-hommes de la terre. Evelyne note à ce sujet : « Terrible sa description de la révolte des plus pauvres ! Ils commençaient à se soulever contre les nantis, ils voulaient eux aussi profiter de l'abondance, avoir leur part du gâteau de consommation frénétique. Cela dans un environnement de violence, de guerre entretenu par les nations égoïstes ». En effet, Paul Vieille centrait sa réflexion sur le fonctionnement du système de domination mondiale et la déstructuration des pays dominés. Il était très attentif aux mouvements sociaux et la résistance des peuples.

Voyons comment Evelyne raconte son amour/vie. Son écriture est une sorte de journal. Parfois, une prose concise, saccadée, frappant par raccourcis syntagmatiques ; par exemple, cette phrase : « Mal de ces mots durs alors que seuls les tendres chargés d'amour devaient être prononcés ! Souffrir sa paralysie ! Horreur des paroles attribuant cette fin de vie à une punition divine. Elle refusait et rejetait ce Dieu injuste et sévère ! ».

Son écriture est un travail de mémoire qui relate des souvenirs d'un peu partout, venant des quatre coins du monde, à la mesure des voyages incessants qu'elle entreprend. Écrire, penser, se déplacer : c'est leur manière de résister au monde établi et à leur maladie mortelle : « Une forme de thérapie », déclare-t-elle. Je dirais que cette thérapie consistait à convertir le désir en sacré.

C'est également une écriture se promenant dans le temps et l'existence. Il me semble que par ses voyages constants, elle tente de diversifier le contingent pour atteindre un transcendant autre. Pour cette raison, son horloge intérieure est façonnée de manière que sa mémoire chavire constamment d'un espace à l'autre, d'une langue à l'autre (elle est trilingue). J'avais écrit un long chapitre romancé, intitulé *La barque amoureuse*, une barque qui traversait les péripéties des océans et se parlait ; or, Evelyne est une barque amoureuse. Ses souvenirs d'ici viennent s'emboîter dans ceux d'ailleurs. Dans son récit, à travers trois voix principales et plusieurs autres qui se recouvrent, s'introduit la voix de la narratrice elle-même, puisque son écriture a l'air d'un récit qu'elle raconte on dirait à elle-même. Elle se parle ! D'où parfois mon effort pour identifier un référent brouillé, allusif, à peine esquissé. Qui plus est, le style direct ou indirect deviennent souvent style indirect libre où le

passage entre la parole de la narratrice et celle de son aimé est marqué tout au plus allusivement. Ceci dit, le contexte aide à comprendre l'écriture/mémoire/fusions dans, je cite, « les horizons ouverts et infinis ».

L'intention dans cette écriture fusionnelle, c'est de rendre hommage au penseur Paul, à travers l'histoire d'un amour cultivé. D'autant plus qu'à partir des trois voix qu'elle propose, sont créés des fragments/litanies où tout au long des pages, l'écriture oscille entre relations amoureuse, réflexions, observations, plaintes et complaints, pour revenir à l'amour. Evelyne explicite elle-même ce procédé : « L'amour et la séduction passent par la voix, par ce qu'elle dit et ce qu'elle fait entendre. L'amour est musicien et poète par nature. Et s'il dure, il le doit au renouvellement de l'enchantement ».

Par ses jeux avec le référent, elle évite en effet la monotonie des procédés de la narration normative. Par là même, son texte est un temps/vie globale actuelle qui détourne la norme du dire carré. Il est certain que l'écriture non-carrée vient de la fusion des deux amants grâce à leur correspondance quotidienne par email et quand ils se parlent. Evelyne a évité le style littéraire, elle choisit plutôt l'expression de la réflexion dans leurs riches instants d'amour.

Le trajet du récit va d'une espérance vers l'imminence de la mort.

A lire Evelyne, on ne peut qu'aimer davantage les deux amants. Ce livre me retient particulièrement, parce que je ne connaissais Paul que jusqu'à un certain point. Voire, je connaissais un autre Paul Vieille. Il ne m'a d'ailleurs présenté Evelyne que vers 2006. Il me l'a longtemps cachée ! J'avais pendant quelques années travaillé avec lui dans les traductions et la diffusion de la revue *Peuples Méditerranéens*, dont il était le fondateur. On passait longtemps ensemble. Il me parlait, m'interrogeait, on discutait sur l'Iran ou des choses de la vie. Comme le note Evelyne, il savait écouter les autres. Effectivement, tout comme elle, il ne s'enfermait pas dans la bulle du code de l'érudition, dans les savoirs et théorisations spéculaires ou idéologiques, dans le dogmatisme ou des convictions figées.

Plus tard, j'ai dû quitter Paris pour aller devenir lecteur à l'Université de Coimbra au Portugal. Je venais le visiter une ou deux fois par an à Paris. Je lui écrivais des lettres, lui envoyais des textes, qu'il voulait bien corriger ou sur lesquels me faire ses remarques. Il passait un temps fou pour récrire mes traductions du persan ou me signaler les lacunes de mes textes. Son admirable fraternité était sans borne et je me demandais comment il disposait de tout ce temps alors qu'il avait beaucoup d'autres choses à faire. Dans la lecture de ses articles ou livres, je recopiais certains de ses passages pour mieux le saisir. La première recherche que j'ai lue de lui, c'était son *Féodalité et l'État en Iran*. Ses études sur le terrain sont vraiment des considérations théoriques à partir du concret approfondi. Il évite toujours le spéculaire, adhère au vécu de ceux qu'il écoute pour saisir la logique de leurs discours. Il ne se considérait pas d'ailleurs un « scientifique », comme le rappelle Evelyne ; « Ce qu'il avait écrit, dit-elle, ne se référait pas à une école, à une tradition sociologique ou anthropologique ». Et Paul considérait que la lutte d'Evelyne était fondamentalement la construction d'une autre politique, une « politique-monde ».

Inspiré de ses écrits et de l'esprit des 700 chercheurs qui ont publié pendant 20 ans dans la revue *Peuples Méditerranéens*, j'ai pu élaborer ma recherche parue en 2016 : *Poètes persans, désir et civilité*.

Un amour tissé dans la tourmente me retient particulièrement pour la qualité de leur amour charnel/intellectuel. Evelyne met en relief la profondeur des observations et des réflexions socio-anthropologiques qu'elle partage avec Paul. Tous les deux consacrent leur pensée à

l'étude des questions sociales et des individus. Mais le livre d'Evelyne est consacré avant tout au vécu de deux êtres qui tentent constamment de saisir le sens de la vie, parce qu'ils veulent donner un sens à la vie, la vie agitée et complexe d'aujourd'hui, avec ses disharmonies et ses malheurs. Ce sens s'inscrit dans la résistance des individus et des groupes qui tentent de redresser la dignité humaine/« f-humaine », comme aime dire Evelyne, qui dit au sujet de sa propre écriture : « Des pages de vie construites et écrites à quatre mains pour donner sens au chaos ».

Une idée socio-anthropologique intéressante revient transversalement : savoir, je cite, « comment des situations guerrières se transposaient dans des situations personnelles et comment des situations particulières pouvaient mener à la guerre ». Evelyne prétend qu'elle proposait à Paul comme « devoir » d'approfondir, je cite, « l'articulation globale de la société et la vie quotidienne ». En effet, pour elle, « Le privé est politique ». A travers ce regard, elle qualifie Beyrouth d'« un monstre sorti de toute une mémoire déchirée et meurtrie par des guerres répétées et non résolues. La langue, comme la ville, comme la mémoire, expliquait peut-être l'incompréhension des Occidentaux face à un tel désordre avec lequel ils jouaient pour le compliquer plus encore, leur permettant de mieux dominer et régner ».

Ainsi, les représentations collectives, qui constituent le point de départ de cette hypothèse, sont inscrites chez les individus, dans les groupes, même au niveau de la mémoire de la ville, et certainement dans le global actuel. De la même façon, le destin du Liban et celui d'Evelyne sont associés, évoqués en miroir, dans le parallélisme. Ainsi, l'individu est porteur de l'état de la société. « Elle aimait, dit-elle, quand il la comparait à Beyrouth, ville aimée, fascinante et complexe ».

Un autre trait que j'avais constaté chez Paul et dont je trouve les échos dans ce livre : aucun fait concret ou mental n'échappe à Paul Vieille ; il est en effet de la même génération que Paul Valéry mais avec des prises de position absolument opposées. Ils guettent pour saisir tout phénomène et en établir le sens. Leur esprit y travaille sans cesse.

Grâce à Evelyne, je découvre en outre un travail d'écriture d'une certaine ampleur chez Paul. Comme elle en témoigne, « Il avait une très belle manière d'écrire qui l'enchantait [enchantait Evelyne] : juxtaposition des scènes d'épouvante ; d'images poétiques et visionnaires ». L'un de ces écrits poétiques est reproduit dans ce livre, c'est une très belle petite pièce subversive, dénonçant avec sarcasme le monde aliéné d'aujourd'hui. Le sacerdoce/pouvoir détourne la religiosité. Tout y est dénoncé, le consumérisme, la technologie en défaveur des exclus, etc.

J'avais lu deux textes très bien balzaciens de Paul, versé dans le sarcasme. Comme je lui demandais le pourquoi de tels écrits, il m'a répondu : « Que voulez-vous ? On est devant un monde en pleine dérision ». En fait, l'énergie extraordinaire que dégage l'amour donne des ailes à l'imaginaire des deux amoureux. Comme elle le note, « l'écriture les consolait ». Je dirais que l'amour impliquant le sacré, ici un amour/sacré terrestre, l'écriture consolait le vide religieux et du sens.

Le comble de mon admiration, Paul, affecté profondément, se garde vivant à force de volonté, jusqu'au dernier soupir, pour ne pas inquiéter Evelyne ; il continue à sourire aux pires moments de son état pour garder éternelle leur liaison. Dans une lettre, Paul avoue : « Si E. n'était pas là, sans doute serais-je parti depuis longtemps, parce que c'est son amour qui maintient mon goût pour la vie ». Grâce au livre d'Evelyne, je comprends le stoïcisme de Paul. Il m'a d'ailleurs caché longtemps sa maladie. Il supportait sa souffrance en silence ;

comme l'écrit Evelyne, il était « prêt à subir les pires protocoles [de cure] pour continuer de vivre auprès d'elle, ne pas lui faire de la peine en s'en allant pour toujours ».

Un jour, au cours d'un échange, Paul m'a dit que le désir ne se réduisait pas au sexe et qu'en matière du désir, c'est le corps qui rejette ou attire. J'en trouve la confirmation chez Evelyne quand elle écrit : « Privilégier l'acte sexuel proprement dit était un peu rustre, c'était dévaloriser ou ignorer des sensations amoureuses plus subtiles, mais tout aussi merveilleuses ». *La construction de l'Autre* était le titre de l'avant-dernière livraison de *Peuples Méditerranéens*. La construction de l'Autre crée de la civilité en poésie d'amour. A partir de là, dans mes recherches, j'ai pu formuler l'amour/désir comme la sublimation de l'Autre dans la construction de soi. Je vois que l'expression narcissique chez Evelyne y renvoie. Elle me rappelle la femme en robe bleue de Gauguin.

J'avais fait en peinture le portrait bleu de Paul et le lui avait remis en présence d'Evelyne qui remarqua :

- Tu vois Paul, il a rendu ton sourire désabusé !

Je regardais souvent un pastel noir de Paul, accroché au mur du salon où il recevait ceux qui venaient le voir. C'était une tête, entourée de ses bras montrant son espace mental, les yeux scrutant le monde. Evelyne décrit dans plus d'un passage le sens esthétique de Paul, son état de songe, par exemple, devant les tableaux de Douanier Rousseau.

Evelyne et Paul...

Heureux qui meurt amoureux.